
GAEA SCHOETERS
Le trophée
roman traduit du néerlandais (Belgique)
par Benoît-Thaddée Standaert
actes noirs
ACTES SUD

Ouvrage publié avec le soutien de Flanders Literature
(www.flandersliterature.be)



La citation en exergue est extraite d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad,
traduit de l'anglais par Jean-Jacques Mayoux, Flammarion, 1989.

Titre original :
Trofee
Éditeur original :
Em. Querido's Uitgeverij bv, Amsterdam
© Gaea Schoeters, 2020

Photographie de couverture : © Brad Wilson

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-17008-0

GAEA SCHOETERS

Le Trophée

roman traduit du néerlandais (Belgique)
par Benoît-Thaddée Standaert

ACTES SUD

Pour l'Afrique, quoi qu'on entende par là
Pour la justice, quoi qu'on entende par là
Pour la fiction, quoi qu'on entende par là

Il était écrit que je resterais loyal au cauchemar de mon choix.

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*

Tel un rapace, l'avion plonge dans le ciel noir, puis ralentit sa course et s'immobilise un long moment, avant d'entamer un large mouvement circulaire, un peu comme s'il hésitait entre deux proies possibles, mais qu'il ne parvenait pas encore à choisir sur laquelle fondre. Tout en bas, aux confins des ténèbres et du visible, des rubans de lumière découpent l'obscurité en rayures régulières sur lesquelles d'autres points lumineux, plus petits, se déplacent en fourmis qui chemineraient les unes vers les autres ; têtues, elles se regroupent en grappes, avant de se disperser à nouveau. En dehors de ces faibles scintillations lointaines, l'étendue terrestre est entièrement opaque. Trou noir béant où l'on ne parvient à discerner ni plats ni bosses, elle absorbe le relief. Ce n'est que plus tard, lorsque l'avion renonce enfin à son hésitation et qu'il amorce sa descente, qu'émergent de vagues motifs lisibles : les crêtes se bombent, les vallées se creusent, la terre et les eaux s'évitent. Il n'y a plus beaucoup de temps à perdre pour qui veut découvrir le monde extérieur à l'abri des hublots. Maintenant que l'oiseau de proie a choisi sa victime, il s'abat à la vitesse de l'éclair. Un instant, des bâtiments, des camions et des voitures se détachent distinctement du paysage environnant, avant que le train d'atterrissage ne heurte le sol.

Dawid a repris sa respiration, mais il n'éprouve aucun soulagement. Au contraire, il est immédiatement assailli par la force de la gravité, comme si la masse de cette terre nouvelle l'attirait avec une vigueur inconnue, à en comprimer ses poumons. Pendant des années, jour après jour, c'est avec impatience qu'il avait attendu ce moment dont il avait rêvé chaque nuit. Mais à présent que son rêve s'est réalisé, il ne ressent aucune allégresse, aucun triomphe, pas même l'ombre d'une satisfaction. Bien que l'avion soit arrivé à destination – c'est du moins ce qu'affirme la voix métallique du steward, dans l'éventualité où d'autres passagers comme lui-même en auraient douté : au micro, on vient d'annoncer l'atterrissage –, ce n'est pas la joie de toucher au but qui l'envahit, ni même le soulagement de celui qui, après un long voyage, atteint enfin sa destination au terme de nombreuses épreuves, pour se réjouir d'en être sorti vivant. Il lui semble prendre part à une triste cérémonie des adieux, comme s'il portait à bout de bras le douloureux chemin qu'il avait parcouru, et que les nombreux sacrifices qu'il avait consentis pendant son périple l'alourdissaient encore davantage en l'accablant soudain.

L'avion s'arrête enfin dans une secousse. Les passagers s'extraient de leurs sièges, saisissent leurs bagages et se bousculent dans les couloirs latéraux. Dawid se penche une dernière fois au bord du hublot. Ce n'est qu'alors qu'il remarque que le sol est blanc. Il a neigé. L'image le surprend, car bien qu'il connaisse le concept de neige, ainsi que le mot qui la nomme, il n'a jamais observé ce phénomène à proprement parler. C'est comme s'il assistait à la naissance d'un enfant : un événement tout ce qu'il y a de plus banal, qui se produit régulièrement depuis des siècles déjà en se manifestant sans vacarme à travers

le monde, mais qui, lorsqu'il s'offre à la vue pour la première fois dans la vie d'une personne, lui apparaît tel un miracle.

I

LE CHASSEUR

Deux mois plus tôt

La détonation déchire le silence du matin. Même s'il s'y attendait, le recul de la lourde carabine de chasse a réussi à déséquilibrer Hunter. La force du tir soulève son pied gauche à près d'un demi-mètre du sol. Debout à ses côtés, Van Heeren ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

"Ça vous surprend toujours, non ? Elles vous en foutent plein le cul, ces vieilles pétoires à double canon. Mais, cela dit, joli coup."

Il accompagne Hunter jusqu'à l'extrémité de la carrière aménagée en stand de tir. À sa grande satisfaction, celui-ci constate qu'il a mis en plein dans le mille. Un minuscule trou cylindrique à peine plus épais que son petit doigt a perforé le centre de la cible de papier, mais l'impact de la balle a pulvérisé le sac de sable qui la supportait ; de minces filets de latérite rouge sang s'écoulent de toutes parts. Cette puissance d'arrêt vaut bien quelques bleus à l'épaule : tout à l'heure elle fera toute la différence entre la vie et la mort. En faveur du chasseur, et au détriment du gibier. Il n'a jamais compris pourquoi tant de chasseurs préfèrent aujourd'hui les petits calibres. Dans la brousse, il ne se sentirait pas en sécurité avec une arme plus légère. Les petites munitions exigent la plus

grande précision et, en terrain difficile, le chasseur n'a pas toujours le luxe de choisir son angle de tir. Quand une bête sauvage attaque sans crier gare, c'est bien de la veine si vous arrivez à l'atteindre. Et puis surtout, si une arme légère finit bien par tuer dans la plupart des cas, elle n'arrête pas immédiatement le gibier dans son élan. Le chasseur, quant à lui, n'a pas trop envie de se faire écraser par un animal "mort" qui poursuit sa course sur quelques mètres encore avant de s'effondrer. C'est pourquoi, pour la chasse au gros gibier, il préfère encore sa fidèle carabine à canons juxtaposés .577 Nitro Express plutôt qu'un modèle plus léger et plus moderne ; c'est exactement la même arme qu'avait utilisée Hemingway lorsqu'il avait abattu un rhinocéros et plusieurs lions dans les parages au milieu desquels il se retrouve aujourd'hui. Mais bien entendu ce n'est pas ce qu'il a expliqué aux policiers de l'aéroport ce matin quand ils ont procédé aux formalités de dédouanement de son arme. Lorsqu'ils lui ont demandé pourquoi il utilisait un si gros calibre, il s'est contenté de répondre que c'était l'arme de son grand-père, ce qui était d'ailleurs la pure vérité. Il ne s'est pas fait faute d'ajouter un petit commentaire de son cru sur la virilité du deux-coups, ce qui lui a valu un sourire approbateur. Il ne faut pas réveiller les chiens qui dorment, surtout dans un pays où le nombre de galons ornant l'uniforme du garant de l'autorité vous donne une idée du niveau de la corruption ambiante. Moins les gens connaîtront ses intentions véritables, mieux ce sera. C'est avec un soin amoureux qu'il casse son arme pour la faire reposer en équilibre à la saignée du coude. Van Heeren lui administre une tape amicale sur l'épaule.

"Je pense que vous avez bien mérité votre apéritif."

Poursuivant leur bavardage, ils dépassent les bungalows aux plafonds bas pour se rendre au lodge central.

Le bruit des criquets envahit l'espace. Hunter prend un plaisir intense à respirer à pleins poumons. Malgré le vol de nuit et la chaleur oppressante, il se sent frais et dispos. Fin prêt pour la chasse. Si on le trouve là calme et détendu, tous ses sens sont bien plus en alerte que la veille, lorsqu'il était encore chez lui de l'autre côté de l'océan. À présent, il est tout ouïe, il perçoit des odeurs inconnues, c'est comme si un léger goût de fer l'envahissait par la bouche. Y aurait-il de l'orage dans l'air ? Il s'arrête devant son bungalow.

"Je vous rejoins tout de suite. Donnez-moi le temps de ranger mon flingue et de passer une chemise propre."

Hunter pousse la porte-fenêtre coulissante, glisse son arme dans l'étui ouvert sur le lit, déboutonne sa chemise imbibée de sueur et l'accroche au dossier d'une chaise. Sans trop réfléchir il s'assied sur le bord du lit. Soudain le décalage horaire le matraque impitoyablement : son corps ne demande qu'à s'écrouler sur le matelas, afin de rattraper la nuit manquée. S'étaler de tout son long, juste une seconde, pas plus, ça ne peut tout de même pas faire de mal ? Mais à peine s'est-il allongé sur le lit qu'il comprend son erreur. S'il ferme les yeux maintenant, il est perdu. Il s'endormira comme une souche et se réveillera en sursaut au milieu de la nuit, puis il attendra le lever du jour sans pouvoir s'assoupir, et cela pendant des heures interminables. Et il répétera ce même schéma les jours suivants, jusqu'à l'épuisement total. Alors que le secret consiste à adopter d'emblée le rythme que lui impose le programme au menu. Il se force donc à garder les yeux ouverts. Juste à temps. Il fouille sa poche pour saisir son téléphone portable. Il appuie sur un contact, et il attend. Au plafond, le lourd ventilateur en bois tourne sans trop de conviction. Le téléphone sonne onze fois avant qu'on ne réponde. À l'autre bout de la ligne, la voix féminine

semble émerger d'un sommeil profond, mais il n'y a aucun reproche dans l'intonation.

"Bonsoir.

— Je te réveille.

— Ça t'étonne, à cette heure de la nuit ?

— Où es-tu ?"

Pour toute réponse, il ne perçoit qu'un froissement d'étoffes qui glissent l'une sur l'autre. Il l'entend écarter les draps de la main. Il l'imagine se redresser au bord du lit, pas encore entièrement réveillée, les traits moins accentués qu'à la lumière du jour. Bien qu'il soit tombé amoureux d'elle en raison de sa vivacité éclatante, c'est sa face nocturne, plus apaisée, qui l'émeut à présent. La voix lui répond :

"Au Mexique.

— Ah bon. Très bien. Travail ou plaisir ?

— Tout le monde ne compartimente pas ses activités aussi bien que toi."

Hunter rit. Il s'imagine assis devant son bureau. Une mer d'ordinateurs s'étale devant lui, étagée en vagues successives d'écrans ; il décompte les rangs de chemises d'hommes, vus de dos et penchés sur leurs claviers, aussi interchangeables que les écrans qui semblent les hypnotiser. Nul besoin de procéder à un interrogatoire pour deviner qui accumule les bénéfices et qui creuse les pertes sans discontinuer. Leurs omoplates tendues trahissent les résultats obtenus bien mieux que leurs visages. Au-dehors, derrière la baie vitrée, des dizaines de tours s'élèvent vers le ciel. Une ligne d'horizon qui aurait pivoté pour s'ériger à la verticale. Difficile d'imaginer un plus grand contraste avec l'immensité africaine qui l'enveloppe où qu'il tourne la tête. Depuis son bungalow, son regard peut dériver sur des kilomètres sans que rien ne l'empêtre. Prenant appui sur ses coudes, il se redresse

à moitié et laisse son regard balayer le paysage : pas une seule trace de présence humaine.

"Tu es seule ?"

Si sa femme ne répond pas tout de suite, c'est qu'elle est probablement en galante compagnie. C'est ce qu'il suspecte. Sinon, pourquoi se serait-elle levée pour lui parler ? Le frôlement cuivré qu'il perçoit est sans doute dû à la moustiquaire qu'elle a ouverte ; il devine la progression assourdie de ses pieds nus sur un plancher de bois. Et puis sa voix à nouveau, moins étouffée à présent.

"Tu serais jaloux si j'étais avec quelqu'un d'autre ?"

Elle est désormais pleinement réveillée. La douceur a déserté son visage, et même s'ils se trouvent à un demi-globe de distance, le défi perce dans son regard : il accuse le coup, sans vouloir l'avouer.

"Non.

— Vraiment ?

— La jalousie est un signe de faiblesse. Si j'étais jaloux, c'est que je me sentirais menacé."

Les lions se gardent bien d'attaquer tous les mâles de la troupe. Seuls les jeunes mâles qui ne connaissent pas leur rang sont rappelés à l'ordre d'une simple bourrade, en guise d'avertissement. Une manière efficace et économe en énergie de maintenir le vivre ensemble.

C'est à elle de rire à présent.

"Très bien. Continue comme ça."

Elle s'est versé un verre d'eau, qu'elle avale goulûment. C'est comme s'il voyait ses lèvres humides. Soudain il la veut, l'intensité de son désir le surprend.

"On se retrouve chez nous, pour notre anniversaire de mariage ? lui demande-t-il.

— Quel chez nous ?

— Mais voyons, tu sais bien : chez nous, à la maison.

— Tu ne pourrais pas plutôt venir me rejoindre ? Il fait bien plus beau ici.

— Difficile. J'ai un cadeau pour toi.

— C'est vrai ?

— Ça ne tient pas vraiment dans un bagage à main."

Il l'entend prendre une inspiration. Hachée. Tendue.

"Tout de même pas… ?"

À la vitesse à laquelle elle pose la question suivante, il comprend qu'elle n'attendait pas sa réponse.

"Depuis quand tu prépares ça ?

— Deux ans."

Le soupir qui parcourt la ligne trahit son appréciation. Ensuite, lorsque le sens de ses mots l'a complètement pénétrée, il la sent frissonner. Un bref tressaillement, sa peau nue contre la soie douce du pyjama.

"Quand est-ce que tu pars ? Pour…

— J'y suis déjà. Je suis arrivé ce matin."

Silence.

"Hunter ?"

Elle hésite, car elle sait qu'il déteste qu'elle le lui demande ; mais il sait qu'elle le demandera quand même.

"Tu seras prudent, tu me promets ?"

Hunter dirige la main vers sa carabine qui repose dans la mallette ouverte à côté de lui ; d'un doigt rêveur, il en caresse la crosse de noyer. Une vague d'excitation le parcourt, que lui procure le désir tendu vers la chasse de demain.

"Promis. Je serai prudent. Mais pas trop. Je ne voudrais pas que tu finisses par me trouver barbant."

Il éteint son portable, il se force à se lever, il s'asperge le visage d'eau froide, il choisit une chemise fraîchement repassée pour se rendre au déjeuner. Que sa femme s'inquiète ne le surprend pas. Ce n'est pas un safari comme les autres. Non pas tant à cause du gibier, mais à cause

de l'agitation suscitée par la licence de chasse. Le chasseur précédent qui avait réussi à en obtenir une s'était vu menacer de mort à plusieurs reprises. Mais son inquiétude, aussi compréhensible soit-elle, est sans objet. Il s'est bien gardé de soumissionner en personne pour la licence en question. Il a réglé les formalités par l'intermédiaire d'une de ses nombreuses sociétés, spécialement créées pour brouiller les pistes d'ordres d'achats douteux réservés à ses clients privilégiés. Comparé aux transactions défiant la légalité qu'il réussit à maintenir hors de portée des chiens de garde financiers, cacher l'obtention d'un permis de chasse pour un rhinocéros noir d'Afrique s'avère un jeu d'enfant : la clique fanatique des défenseurs de l'environnement ne parviendra pas à le débusquer.

Une seule table a été dressée dans le restaurant. En raison de la nature délicate de la chasse prévue, Van Heeren n'a pas pris d'autres réservations cette semaine. Hunter est son seul invité. Van Heeren l'attend, confortablement installé dans l'un des fauteuils club de la terrasse. Sur la table basse en bois, deux gin tonics patientent. On a opté pour la recette originale, Gordon's et Schweppes, plutôt que pour la version kitsch garnie de pétales de rose. Les deux hommes restent assis l'un à côté de l'autre, reclus dans leur silence. Plus bas, la piscine scintille au soleil. Hunter imagine que son hôte se réjouit comme lui à la perspective de ce qui les attend demain. Ce n'est pas tous les jours qu'un de ses clients boucle sa liste des *big five*. Cela fait plus de deux décennies qu'ils chassent ensemble. C'est avec lui que Hunter a obtenu tous ses plus beaux trophées. Van Heeren est non seulement un excellent guide et un chasseur professionnel hors pair, mais c'est aussi un ami, ne serait-ce que parce qu'il lui a sauvé la vie au moins une fois. De son côté, Hunter a également sauvé la vie de Van Heeren,

sans en avoir jamais touché un mot à sa femme. Chaque chasseur passe par trois phases au cours de sa carrière : l'insécurité, la témérité, et enfin la sérénité. Grâce à Van Heeren, Hunter a survécu à la deuxième étape du parcours obligé. Maintenant qu'il connaît ses limites, il calcule savamment chaque nouveau risque qu'il prend. Les chasseurs qui parviennent indemnes au troisième stade de leur évolution sont beaucoup plus dangereux pour le gibier que les jeunes machos à la gâchette facile qui s'imaginent que rien ne pourra jamais leur arriver. Le lion qui voudrait en faire sa pâture n'est pas près de naître. Mais ce n'est pas au lion qui l'a autrefois surpris par-derrière qu'il en veut. Van Heeren n'y songe pas non plus : les deux hommes ne pensent qu'à la chasse de demain. L'atmosphère se charge d'électricité. Comme deux écoliers fébriles à la veille du bal de fin d'année, ils trépignent d'impatience, et ils salivent avec appétit à la perspective de l'aventure qui les attend. Hunter ne s'est jamais senti aussi rayonnant qu'en ce moment : tout son corps aspire au moment où, tout comme Theodore Roosevelt il y a plus d'un siècle, il fera face à l'un des animaux les plus dangereux de la nature sauvage. Il sait qu'une simple caresse de l'index lui suffira pour mettre fin à la vie de ce mastodonte, cette dernière créature quasi préhistorique, qui sera soumise à son bon vouloir. C'est désormais la position éminente qu'il occupe, lui, Hunter, et personne d'autre. Depuis ce promontoire, où il se tient dressé au sommet de la chaîne alimentaire, il domine tous ses concurrents.

*

Une sarabande d'air chaud ondulant à travers l'herbe à éléphant fait trembler l'horizon. Hunter reste immobile

un moment, épongeant la sueur de son front. Il lui semble que l'air ambiant a déjà atteint son point d'ébullition. Ils sont partis tôt ce matin, avant même le lever du soleil. Le chauffeur de Van Heeren les a conduits directement à travers la réserve de chasse jusqu'à l'endroit où le rhinocéros, *son* rhinocéros, a été aperçu pour la dernière fois il y a deux jours. De là, ils ont continué à pied, dans l'espoir de tomber sur une piste fraîche quelque part, mais les hautes herbes les ont empêchés de rien distinguer. Cependant, les pisteurs ont repéré des excréments récents à proximité de l'un des points d'eau. En se basant sur leur composition, ils ont déduit que leur proie était probablement en train de se régaler quelque part plus à l'ouest, là où pousse l'euphorbe, dont elle apprécie le feuillage, et dans les taillis où elle pourrait se réfugier plus facilement. Les choses se présentent mal : il est déjà bien assez difficile de tirer sur un rhinocéros en terrain découvert, mais poursuivre un animal qui s'est dissimulé au plus profond d'un dense abri forestier est le cauchemar de tout chasseur. Outre le rhinocéros de Hunter, deux autres jeunes mâles sont présents sur le même territoire. Hunter n'ose même pas imaginer les croiser sur son chemin. Il pourrait en être réduit, le cas échéant, à tirer sur le mauvais rhinocéros en état de légitime défense. Ce serait un désastre pour le cheptel, car non seulement les jeunes mâles ont encore une contribution importante à apporter au patrimoine génétique de l'espèce, mais cela donnerait aussi aux écologistes des arguments supplémentaires pour exiger l'interdiction totale de la chasse. Le rhinocéros qui lui est destiné est un mâle âgé : comme il n'est plus propre à la reproduction, il cause plus de nuisances qu'il ne génère de profits. Les femelles l'évitent désormais, ce qui le frustre ; il se lance alors par dépit dans des duels

dangereux avec ses concurrents. En éliminant le mâle superflu, Hunter rend service au cheptel à long terme. Pendant des semaines, il a étudié son comportement sur des photos et des vidéos : l'animal est aisément reconnaissable à une profonde lacération de l'oreille droite, résultat d'un des combats qu'il a menés contre ses plus jeunes rivaux. Si Hunter trouvait l'occasion de l'observer à son insu, il lui serait facile de l'identifier. Mais si un tel colosse en liberté les attaquait soudainement depuis un fourré où il se serait réfugié, il y a de fortes chances qu'il n'ait pas le temps de l'identifier, et qu'il soit donc obligé de tirer. Parce que les rhinocéros se comportent en voyous agressifs : à peine dérangés ou effrayés, ils attaquent, sans vérifier au préalable la nature du danger, réel ou imaginaire.

Van Heeren, qui était resté en retrait, rejoint Hunter.

"On se calme. Nous venons à peine de partir. Vous auriez déjà voulu lui tomber dessus ? Plus la poursuite sera longue, plus nos probabilités de le rejoindre augmenteront : on le cueillera comme un fruit mûr."

Il grimace et gesticule en direction des pisteurs, qui ont pris de l'avance. Ils les attendent au sommet de la crête.

"Et, qui sait, il n'est peut-être même pas dissimulé dans les taillis, mais tout simplement en train de prendre le soleil quelque part au milieu de la savane. Voyons ce que nos garçons ont à nous dire."

Mais même depuis le sommet de la crête, il n'y a rien à voir dans un premier temps. En tout cas pas de rhinocéros à gueule pointue. Au bord de la gorge en contrebas, ils finissent cependant par percevoir une troupe de lions vautrée à plat ventre autour d'une carcasse de zèbre déjà bien entamée. À cette distance, Hunter pourrait facilement les atteindre de son arme. Les lions ne les ont pas encore remarqués. Les chasseurs avancent contre le vent,

et l'odorat des lions n'est de toute façon pas très développé. Il y a là un beau mâle, un jeune animal tout en muscles qui arbore une crinière d'un noir profond. Van Heeren le fixe longuement.

"*Feel free*. Je peux vous le mettre sur la facture. Mon quota de lions est loin d'être épuisé pour cette saison."

Hunter esquisse un sourire. Il est flatté de constater que Van Heeren connaisse si bien ses goûts. La plupart des compagnies de safari se contentent de mettre en ligne une liste de trophées possibles "à récolter", sans faire de distinction entre les individus, en se bornant simplement à indiquer un prix pour chaque espèce. Comme si un léopard en valait un autre. Les vrais chasseurs professionnels connaissent chacune de leurs cibles potentielles, et savent quel gibier particulier convient à quel client. Car, pour que la chasse soit bonne, les deux doivent faire la paire : le vieux chasseur doit éviter de poursuivre à perdre haleine un jeune lion infatigable, et le novice ne doit surtout pas se risquer à rivaliser avec un léopard rusé et expérimenté. Van Heeren préfère faire dans le surmesure : s'il remarque un spécimen de choix au cours de ses relevés exploratoires, il se renseigne discrètement sur l'intérêt que Hunter pourrait lui porter. En général, cela se traduit par un contrat de chasse en bonne et due forme. Parfois, il s'agit simplement d'attendre le bon moment. C'est la leçon que Hunter a apprise de son grand-père : pendant des années, ils avaient observé le même cerf lors de leurs excursions, et ils l'avaient vu grandir jusqu'à ce que ses andouillers atteignent une taille impressionnante. Lorsque son grand-père décida que le moment était venu de le poursuivre, pour en faire le premier cerf au bout de la carabine de Hunter, l'animal le sentit parfaitement. Il avait alors soudain cessé de se montrer. Il leur avait fallu plus de deux ans pour

l'apercevoir à nouveau et, pendant tout ce temps, son grand-père ne lui avait accordé aucun autre cerf en pâture. Cette belle ramure avait été son tout premier trophée ; elle lui avait donné une leçon qu'il n'oublierait jamais : le respect du gibier. Ça, et la persévérance.

Mais Hunter fait non de la tête. Peu importe la beauté du lion. Il ne veut pas se laisser distraire de son véritable objectif. S'il en a envie, il reviendra le chasser plus tard. Peut-être même dans quelques années.

"Mettez-le de côté pour moi. L'année prochaine il sera plus beau encore."

D'un signe de tête, il indique aux guides qu'ils peuvent poursuivre la traque. En un rien de temps, les hommes ont pris une nouvelle avance importante. Hunter lui-même est en excellente forme. S'il y a bien quelque chose qu'il déteste, c'est le spectacle des hommes blancs en sueur, le ventre bedonnant et le visage en feu, qui peinent lamentablement derrière leurs traqueurs, et qui préféreraient qu'on les mène en jeep à portée de fusil de leur proie. Lui-même s'entraîne toute l'année pour rester en forme. Bien qu'il déteste courir, il pratique le jogging dans un parc ou le long de la mer au moins trois fois par semaine et, de temps à autre, il lui arrive de s'inscrire à un semi-marathon, non sans une certaine réticence. Cette mise en forme est la clé d'une chasse réussie, car l'homme est intrinsèquement désavantagé par rapport au gibier : aucun autre prédateur ne passe ses journées assis au bureau pour se mettre à courir après une proie pendant ses congés. Et pourtant, malgré tout son entraînement, il ne parvient pas à garder le rythme des pisteurs, qui maintiennent sans effort la même foulée, si nécessaire pendant des jours entiers. Ils ont ces longs treks dans le sang. C'est à croire que la chaleur et la marche incessante n'exercent sur eux aucun